

qui, espérons-le, ne se fera pas plus longtemps « tirer l'oreille », si j'ose m'exprimer ainsi.

Un peu de bonne volonté de sa part, et dans quelques jours l'école de natation sera ouverte. Nos concitoyens pourront de près et de l'école, se rendre compte des améliorations dont elle a été l'objet, et plus d'un amateur de plongeurs, j'en suis certain, verra en partie des félicitations et des remerciements à la Municipalité locale.

Et ce sera justice, comme on dit au Palais.

LE NOUVEAU "PROGRÈS"

Le Progrès du Nord, sous la signature de son rédacteur en chef, a publié les lignes suivantes :

Comme M. Batiot, M. Delory arborait un drapeau républicain, et le ministère Méline en un autre, républicain, deux ans, jeter le trouble dans le rang de la démocratie, et menacer nos conquêtes républicaines, c'est beaucoup au collectivisme que nous le devons.

Ces conceptions stériles ne peuvent que servir les intérêts. Elles ne peuvent que retarder la réalisation des réformes politiques et sociales si impatiemment attendues par le pays.

C'est sans doute, dira-t-on, le Progrès d'il y a trois mois qui a eu cette appréciation. Le Progrès dirigé par les Girsy Legrand et les Basquin qui, pour dissimuler leurs opinions réactionnaires, prétendaient que c'était le collectivisme qui servait la réaction.

Pas du tout, c'est du Progrès d'hier qu'il s'agit, du Progrès dirigé aujourd'hui par des hommes dont quelques-uns au moins ne trouvaient pas que le socialisme retardait les réformes et servait la réaction, le jour où ils s'associèrent à lui pour entrer avec lui à l'Hôtel de Ville de Lille et en former la porte à la réaction.

Nous avions eu qu'il y avait quelque chose de changé au Progrès; et nous l'avions bien vu qu'il ne nous sembla pas venu à l'idée de reprocher au Progrès d'aujourd'hui les campagnes que le Progrès d'aujourd'hui menait avec la Croix sur le nom de M. Batiot.

Il paraît que nous nous trompions; c'est la même politique qui inspire le Progrès, ou plutôt c'est la même absence de politique qui y règne.

Car le signataire des lignes que nous reproduisons dans une réunion récente, consulté aux travaux de voter pour le collectivisme dans une réunion, afin de harceler la route à la réaction. Aujourd'hui il trouve que le collectivisme prépare la voie à la réaction.

Lutter contre les candidats de l'Echo à Lille et les soutenir au Cateau n'est pas l'indication d'une impensable logique; mais soutenir tout à tour dans la même ville les thèses les plus opposées, et représenter aujourd'hui comme les fourriers de la réaction ceux qu'on présentait hier comme ses adversaires, c'est pousser un peu loin l'absurdité de l'assommoir.

Il est évident que le liquidateur de l'ancienne société du Progrès ait obligé la société nouvelle à lui racheter, avec le titre, les variations habituelles à la maison.

LES MÉMOIRES DE M. DUREN

M. Duren conteste l'œuvre de la Municipalité républicaine socialiste de notre ville. Il paraît que les Comités Socialistes existaient dans les quartiers avant l'administration actuelle et que les Comités Populaires existaient aussi et fonctionnaient tous les samedis comme à présent. Il paraît que le matériel des réunions gratuites que la ville veut acheter ne vaut rien et qu'en un mot l'administration municipale actuelle est néfaste.

Pauvre petit tambour-major, qu'est-ce que tu racontes-là ?

S'il nous était permis au moins d'aller réviser M. Duren et ses acolytes dans leurs parloirs privés, nous aurions peut-être eu de la peine à confondre nos insultes à distance, nos invectives à trois poils, qui dimanche à Mons-en-Barœul et il y a quelques jours à Valenciennes, se sont fait passer dans les grandes salles par les quelques socialistes qui s'étaient introduits dans leurs petites réunions.

Ce qui est irrefutable, c'est que la municipalité républicaine socialiste a augmenté le budget de l'assistance sociale de 300,000 fr. à 750,000 fr., soit près de 200,000 fr. de plus qu'en 1894 sans augmenter les impôts; elle a fait bien des choses et si elle n'avait pas contre elle la préfecture, elle donnerait aujourd'hui de quoi travailler à au moins une année à des milliers d'ouvriers, pour ses grands travaux dont les projets restent dans les cartons de M. Lauracrauc.

Voilà la vérité ! Soyez assez franc, pour l'avouer, cher M. Duren !

L'Echo et ses citations

Dans le but de mieux nous Socialisme, l'Echo, renouvelant sa campagne de diffamations et d'injures, cite des extraits d'articles publiés jadis dans le petit organe qui composait alors toute la presse socialiste du Nord; organe qui, par suite de nombreuses condamnations pour avoir oublié qu'il n'avait pas le droit de dire la vérité, a changé de titre et s'est appelé notamment le Cri du Travailleur.

Ces extraits sont de moi, paraît-il, c'est du moins ce que l'Echo affirme et je veux bien le croire à la condition toutefois que l'organe des républicains allemands veuille bien me faire savoir à quelle date remonte chacun de ces extraits laborieusement copiés pour les besoins de sa mauvaise cause.

L'Echo se souvient sans doute de cette vérité : « Donnez-moi quatre lignes de votre écriture, d'un homme et je le ferai paraître » c'est ce qui fait que dans des extraits de journaux qui, séparés du corps des articles, défigurent nos idées du tout au tout, et donnent à nos conceptions socialistes un caractère qu'elles n'ont pas.

Malgré son orgueil, on serait tenté, — à condition d'être obligé de l'Echo et ses imitateurs — à la reproduction complaisante des articles qu'ils tronquent avec tant d'impudence, — de leur réclamer des droits d'auteur pour dommages causés à la propriété littéraire chaque fois qu'ils ne publient que des extraits d'articles qui dénaturent nos idées.

Est-ce que ces organes qui défendent la propriété individuelle ?

LES REUNIONS PUBLIQUES

EUGÈNE FOURNIÈRE A MONS-EN-BARœUL

La réunion publique organisée hier soir à Mons-en-Barœul, a eu lieu au café de la Mairie, devant un auditoire de plusieurs centaines d'électeurs, qui étaient heureux de venir entendre la parole autorisée de citoyens Fournière, député de l'Aisne, et Delory, maire de Lille, candidat du Parti ouvrier.

Le bureau était composé du citoyen Dandanthun, maire de Mons-en-Barœul, avec, comme assesseurs, les citoyens Bayard, conseiller municipal, et Duriez.

Avant de donner la parole au citoyen Fournière, le maire de Mons-en-Barœul, tient à présenter le citoyen Delory comme son vieux camarade, qu'il connaît depuis 25 ans, et qu'il a toujours vu à la lutte, même dans les moments où il était dangereux de se dire républicain avancé.

Il met en garde les électeurs contre les faux candidats républicains et les invite à voter pour Delory.

De vigoureux applaudissements accueillent l'allocation du président.

Discours de Fournière

L'arrivée à la tribune du député de l'Aisne est saluée par les applaudissements de toute l'assemblée.

Avec le talent qu'on lui connaît, employant toujours des arguments très justes, présentant avec éloquence le tableau exact de tous les maux dont le prolétariat souffre, de par la société capitaliste, Fournière prononce un discours qui non seulement soulève, à maintes reprises, les applaudissements de ses auditeurs, mais encore fait couler des larmes sur bien des visages.

Malheureusement nous ne pouvons reproduire que quelques-uns de ses discours.

C'est grâce à la fraction avancée du parti républicain, dit-il, c'est grâce aux radicaux et surtout aux socialistes que les élections cantonales ont enfin pris un caractère politique qu'elles auraient toujours dû avoir.

On ne verra plus des départements envoyer des députés républicains à la Chambre et des sénateurs réactionnaires au Luxembourg.

Après avoir démontré que le caractère politique doit être donné à toutes les élections, l'orateur dit combien il faut se méfier des candidats qui disent : « Ne faisons pas de politique et un peu plus d'affaires ».

C'est celui qui parle ainsi, sont ceux qui n'ont pas à affirmer, parce que leur politique, c'est la politique de Rome, et leur drapeau, celui du Sacré-Cœur. (Applaudissements.)

Examinant la situation électorale dans le canton Nord-Est de Lille, Fournière fait ressortir que des candidats qui ont toujours combattu la République, ne craignent pas, aujourd'hui, de prendre la fausse étiquette de républicains.

C'est qu'ils ne peuvent faire autrement, dit-il, car des deux princes sur lesquels ils comptent, il y en a un qui, épuisé par la note, ne songe plus à monter à cheval pour prendre possession du trône, et l'autre sait très bien que tous les Fran-

çais se lèveront comme un seul homme s'il osait affirmer ses prétentions, car on lui dirait : Rendez-nous l'Alsace et la Lorraine.

Fournière a lu les prospectus de M. Fauchille et Batiot et il a été surpris de voir ces candidats réactionnaires et de l'appeler de « tous socialistes » et de « profiter pour les ouvriers ».

En quoi s'écrie le sympathique député de l'Aisne, mais hélas ! leur langage a été au pouvoir pendant deux ans, et comment se fait-il que ces lois ne soient pas déjà faites ?

C'est alors que l'orateur examine l'œuvre du ministère Méline qui a vu végéter à l'appui des conservateurs.

Pure et simple, dit-il, sombre tableau de l'œuvre qui n'est pas protégée dans sa grossesse, de l'enfant qui ne l'est pas davantage dans sa santé.

Est-ce du patriotisme que d'arracher la femme à son foyer, l'enfant à l'école, pour les enfermer dans des usines capitales, où, pendant des heures salaires, insuffisants même pour se nourrir, ils sont obligés de vivre dans une atmosphère viciée ?

Quel de surprenant, alors, de voir tant de jeunes gens reconnus impropres au service par les conseils de révision ?

L'orateur met en garde les électeurs contre le danger de la France si le cléricalisme revenait au pouvoir.

Et Fournière donne un exemple : l'Espagne, cette nation voisine, où les cléricaux, maîtres des écoles, tiennent le peuple dans la plus profonde ignorance.

Il examine ensuite la candidature de Delory. Est-ce un candidat socialiste ? Fournière n'est pas, à elle seule, un programme ?

Où, dit-il, Delory se présente à vos suffrages avec le programme socialiste tout entier, avec sa belle et noble doctrine; nous accablons les réformes si minimes soient-elles, parce qu'elles nous rapprochent du but que nous voulons atteindre : l'émancipation des travailleurs, déchargés du prêtre et de tous ceux qui les grugent et les trompent.

Le député de l'Aisne développe ensuite le programme socialiste, et en terminant il s'écrie que les deux formes de l'exploitation humaine, les Religions et le Capitalisme, doivent disparaître.

Une chaleureuse ovation est faite à l'orateur.

Discours de Delory

Le candidat du Parti ouvrier est vivement acclamé. On crie : Vive Delory ! Vive le Parti ouvrier !

Delory constate d'abord que depuis 40 jours que le Parti ouvrier a commencé sa campagne, aucun des adversaires n'est venu contredire son programme. Il nous aurait été agréable, cependant, dit-il, de les rencontrer devant nous, car nous les aurions invités à renouveler les calomnies qu'ils débitent contre nous dans leurs parloirs privés.

Le candidat du Parti ouvrier démontre que les ouvriers peuvent aussi bien gérer les affaires des villes et des départements, que les bourgeois.

Il réclame ensuite à néant la critique des cléricaux qui reprochent à la municipalité lilloise d'avoir reçu, en 1896, les délégués ouvriers de plusieurs nations, parmi lesquels deux délégués allemands, qui se rendaient au congrès international ouvrier de Londres.

La salle entière applaudit frénétiquement et après un vain appel aux contre-dictateurs, fait par le président, un ordre du jour acclamant la candidature de Delory est voté à l'unanimité.

Un superbe bouquet de fleurs rouges est offert à notre ami, et la séance est levée aux cris de : Vive Fournière ! vive Delory !

REUNIONS DE QUARTIERS

Sept réunions publiques de quartiers ont eu lieu hier soir : Rue de Philadelphie, 43 ; Boulevard d'Or, salle Deblanchon ; rue Guillaume-Werniers, salle Devos ; rue de la Louvière, au Château d'Eau ; rue des Guinguettes, salle Fremaux ; rue Saint-Gabriel, salle Pontois, et rue de Bouvines, salle du St-Eloi, chez Samson.

Les orateurs, Henri Ghesquière, Fernand Renard, Ragheboom, Vanjaele, Samson et Poulet ont, dans toutes ces réunions, réfuté les calomnies débitées par les cléricaux dans leurs parloirs privés, et après un vain appel au Parti ouvrier ont démontré combien le citoyen Delory était digne de représenter le canton Nord-Est au Conseil général.

Partout, les orateurs socialistes ont été vivement applaudis et la candidature du citoyen Delory a été acclamée à l'unanimité.

L'élection du Cateau

La campagne électorale touche à sa fin. Encore quelques heures et les électeurs du canton du Cateau se prononceront.

Elle lui avait tendu la main... Une main brûlante de fièvre, frémissante de tendresse, qu'il avait serrée avec une émotion telle qu'il s'en pâleur effrayante avait envahi son front.

Tout en causant, Robert faisait à ses hôtes les honneurs de son petit logement.

Il s'informa des dispositions prises pour assurer, sinon leur confort, au moins la possibilité de vivre, et il se mit à leur disposition, se chargeant de tous les détails de leur installation provisoire.

Carmen ne laissait échapper que quelques rares paroles, mais elle marchait à côté de son enfant, le serrant contre elle dans un continuel câlinement.

Son regard parcourait la misérable hutte dans laquelle vivait le jeune homme.

A travers les étroites fenêtres, elle examinait ces lieux désolés, cet horizon borné par une prison de forçats, ce coin de forêt exhaltant la fièvre, et elle pensait que c'était pour elle, pour vivre de sa vie, que ce brillant officier subissait cette atroce existence.

Et, pleins de reconnaissance et d'amour, ses yeux cherchaient ceux de Robert pour lui révéler ses pensées dans un regard.

Cependant un soldat, Vatel improvisé, préparait le déjeuner.

Le docteur y prit part avec les principaux officiers civils et militaires de Cateau.

Dès le lendemain, M. de St-Hyriex était au travail.

Que sortira-t-il du scrutin ?

Nous répondons carrément : Si le scrutin est sincère, Siaveu sera élu en tout au moins il distancera ses deux concurrents à la grosse majorité.

Et pourtant quelle basse besogne la Préfecture n'a-t-elle pas accompli contre notre rédacteur en chef !

Il s'est trouvé un journal, le Cambriais pour se faire contre Siaveu et un bénéficiaire de Martinet, le soi-disant radical, pour lui, c'est voter pour Morcrette-Ledieu (Brisons prolongés).

BENEZECH, employé par le spectacle qu'il a devant les yeux, prononce ensuite un discours vibrant en faveur de Siaveu qu'il salue comme un des meilleurs militants du Parti ouvrier.

ZÉVAËS, le plus jeune député de la Chambre actuelle, vient ensuite, au nom du Conseil national du Parti ouvrier, faire l'éloge de Siaveu et inviter tous les travailleurs à porter leurs suffrages sur le rédacteur en chef du Progrès du Nord, l'orateur éloquent, le polémiste ardent, mais loyal, l'ami des pauvres (Tonnerre d'applaudissements.)

Discours de Siaveu

Quand Siaveu se lève, les six cents personnes « emplies » dans la salle lui font une longue ovation.

Siaveu était déjà venu à Neuville défendre la candidature Rassel. Il remercie Rassel de l'avoir à son tour accompagné et Zévaës et Bénézech de leur si précieux concours.

Puis notre ami parle de sa candidature, et en explique le caractère dans un superbe discours.

Mais on l'entend vraiment cet auditoire qui, d'ailleurs, ne demande qu'à vibrer, c'est quand, après avoir donné lecture des articles du Cambriais, organe de M. Morcrette-Ledieu, devenu le journal aux gages de M. Martinet, il fustige l'importance des salomatières.

Pendant trois quarts d'heure, Siaveu tient la tribune et quand il la quitte un immense cri de « Vive Siaveu ! » sort de toutes les poitrines.

Quelques agents de MM. Martinet et Lefebvre furent dans la salle aucun n'osa demander la parole et la séance est levée sur un doigté et éloquent discours de Rassel, au chant de l'Internationale.

A MAZINGHIEU

Siaveu s'est rendu samedi à Mazinghieu. Comme vendredi à Saint-Benin, il s'est entretenu longuement avec les électeurs de cette commune, les assurant de son concours le plus dévoué, qu'il soit ou non l'un des 19 élus.

La visite de notre candidat a produit un excellent effet dans cette commune que l'on disait inféodée à M. Ch. Lefebvre et il n'est pas douteux que Siaveu n'y recueille un joli chiffre de suffrages.

Notre ami Pouey-Dessus, avocat, a fait ensuite une conférence qui a eu un franc succès.

A ORS

De Mazinghieu, Siaveu s'est rendu à Ors, commune distante de sept ou huit kilomètres.

La, comme partout où il est passé, les électeurs l'ont accueilli avec une grande affabilité.

Les femmes étaient surtout particulièrement enthousiastes et criaient : « Vive la Sociale ! ».

La conférence ou le citoyen Pouey-Dessus s'est vraiment surpassé à ce succès énorme.

A la sortie, des agriculteurs disaient au candidat : « Si les riches ne nous commandent pas, vous aurez la majorité ici et si on ne vous vole pas, comme pour Rassel, vous serez notre conseiller. »

Espérons que les électeurs sauront sauvegarder leur dignité et qu'ils surveilleront les uraes.

A SAINT-BENIN

Siaveu et Rassel se sont rendus vendredi à Saint-Benin.

Beaucoup d'électeurs étaient aux champs, mais ils en ont visité plus de cinquante retenus à leur domicile pour diverses raisons et dans toutes les maisons, ils ont été accueillis avec la plus grande sympathie.

Les femmes sortaient sur le pas de leurs portes et criaient : « Vive Siaveu ! ».

Une réunion donnée dans une salle d'estaminet par nos deux vaillants amis a obtenu un plein succès.

A MONTAY

Après Saint-Benin, Siaveu et Rassel se sont rendus à Montay, localité encore assez éloignée de la première.

Comme à Saint-Benin, leur venue a produit un vif mouvement de curiosité sympathique.

Siaveu et Rassel ont parlé dans trois estaminets au milieu de l'attention générale.

Ils ont, l'un et l'autre, expliqué le programme du Parti ouvrier, puis après avoir fait part de leur candidature au canton du Cateau des travailleurs, ils se sont rendus à Neuville.

A NEUVILLY

Je vous ai téléphoné un compte-rendu bâtif de la réunion de Neuville, mais il me faut y revenir.

Il y avait bien à l'arrivée de nos amis Zévaës, député de Grenoble, Bénézech, député de Montpellier, accompagnés du citoyen Vasseur, 300 personnes.

Mais on attendait aussi Rassel et Siaveu et il y eut un moment de déception.

— Nos amis, dit Zévaës, arriveront à l'heure par la route de Montay !

A TROISVILLES

Apprenant que le candidat réactionnaire Lefebvre qui avait pris son jeudi de ne pas venir à la réunion organisée par Siaveu, avait fait apposer des affiches annonçant une conférence pour le soir, nos camarades Devraigne et Pouey-Dessus, avocat, se sont rendus dans la journée de vendredi à Troisvilles pour soutenir la candidature de Siaveu.

Nos amis, après une série de causeries dans les différents quartiers de la commune, sont arrivés à 8 h. 1/2 à la réunion.

Au moment où ils pénétraient dans la salle, le bureau vient d'être constitué et ce sont nos camarades du Parti ouvrier de Troisvilles qui la presque unanimité des cinq cents auditeurs vient d'appeler à le composer.

DEVRAIGNE, reconnu par les amis, est accueilli aux cris mille fois répétés de : « Vive Siaveu ! Vive Rassel ! »

On sent dès ce moment que l'assemblée est favorable à nos idées.

Aussi lorsqu'un certain Edé dit le « Merle blanc », vient s'effiler le « De Profundis » de son banquier Lefebvre, on l'accueille par les huées et les lazias de tout l'auditoire.

Celui-ci salt en effet le rôle néfaste joué de tout temps par Edé qui dernièrement encore faisait campagne à Mauvegnies pour la richissime millionnaire Walram contre notre camarade Defontaine qui n'en a pas moins été élu.

Le « Merle Edé » veut protester, mais ses dénégations sont tôt réduites au silence.

De tous côtés partent les cris de : « A bas le Merle blanc, à bas les capitalistes ! »

Le candidat LEBEUVRE qui vient d'être fait à son valier, batifuste quelques phrases dans lesquelles il essaie de légitimer sa candidature.

La froideur évidente de l'assemblée, le calme charri étonnant de la salle, l'incite à abrégé son discours et il termine sans qu'un seul bravo se fasse entendre.

DEVRAIGNE bondit sur la table qui sert de tribune et, dans un discours à chaque instant interrompu par les applaudissements enthousiastes de l'assemblée, réfute les théories ridicules de dit « merle blanc » et fait acclamer la candidature de Siaveu.

Quand le président met aux voix les candidatures, celle de Siaveu est votée à l'unanimité et celle de Rassel à tous ! et à la contre épreuve pas une main ne se lève.

La sortie s'effectue, scandée par des « Vive Siaveu » chantés sur l'air des Lampons et on reconduits aux accents de l'Internationale Devraigne et Pouey-Dessus jusqu'aux limites de la commune.

L'INFLUENCE

Décidément nos adversaires sont de bien piètres polémistes. Ils nous livrent leurs armes avec une touchante inconscience et nous serions bien naïfs de ne pas en user en les retournant contre eux.

Lisez donc ce que dit le Cambriais du 18 juin parlant des tournées électorales du maire du Cateau :

« M. Martinet est reçu par les membres les plus influents de chaque commune avec une véritable ovation. »

Vous entendez bien : les plus influents, les plus riches, les plus expérimentés en pression, les plus adroits en corruption, les mieux placés pour le triomphe des urnes.

Nous sommes absolument du même avis ; ce sont ces mêmes membres influents qui ont tripatouillé le bulletin et les urnes pour en faire sortir, péniblement, malgré toute leur influence, une majorité de 14 voix en faveur du cléricau, du réactionnaire, du frauduleux Morcrette-Ledieu.

M. Martinet qui se flatte d'être l'ami des ouvriers, n'a pas même daigné faire une démarche auprès des chefs du Parti ouvrier de chaque commune !

Quel mépris, quel dédain ! Ils ne sont comparables qu'à ceux qu'affiche à notre endroit l'ancien officier d'artillerie lequel se dédant arrogant et rose, d'avoir triqué avec un centenaire d'ouvriers !

Ah ! les jolis démocrates que nous avons en MM. Lefebvre et Martinet ! Et quelle distance les sépare de SIAVEU qui ne se plaint, lui, qu'au milieu des humbles, des pauvres, des petits, des travailleurs ; qui se reconstruit avec les PLUS INFLUENTS que pour les combattre.

Les Exploits d'un Membre influent d'Inchy

Parmi les membres influents que M. Martinet honore de sa visite, il convient de citer tout particulièrement le maire d'Inchy.

Nous avons rapporté, hier, comment ce maître influent s'est à nous faire refuser la salle Richex ; nous avons relaté l'entrevue qu'eurent Siaveu et Devraigne avec ce potentat villageois ; nous avons

LES DEUX GOSSES

PIERRE DECOURCELLE

DEUXIÈME PARTIE

MAISON ZÉPHYRINE, LA LIMACE ET C^{ie}

LA GUILLOTINE SÈCHE

Vous savez très bien, n'est-ce pas ? et tous les traités le disent, que la fièvre paludéenne est due à la présence de spores paludéennes dans l'économie... Ça, c'est A. B. C. Mais ce que l'on ne sait pas assez, c'est que l'ennemi, l'abusivement résultant d'un séjour dans des endroits humides comme celles-ci est aussi un des éléments, sinon l'élément principal de la maladie.

— Le fait est, interrompit Robert en souriant, que j'ai assez de travail pour n'avoir pas le temps de m'envoyer.

— Le travail... je ne dis pas ; mais vous avez mieux... des visites...
— Des visites ?
— Oui, hier, précisément pendant votre accès, il est arrivé pour vous voir M. de Saint-Hyriex et sa famille...
— Je n'avais donc pas rêvé... exclama Robert.
— Et heureusement ! était-ce pour les recevoir !... Je leur ai cédé ma case qui est, après la vôtre, la plus convenable de cet abominable pays.
— Et...
— Ils l'ont accepté... forcément... D'abord elle est presque habitable ; et puis elle est assez éloignée du pénitentier et des casernes pour que des civils... pour qu'une dame puisse y séjourner.
— Oh ! combien je vous remercie, docteur...
— Ma femme est allée demander l'hospitalité à la femme du commandant, et moi j'ai transporté mes pénates, c'est à dire mon hamac, dans la case du lieutenant Remy.
Robert n'écouait plus le médecin-major, il se leva à la hâte, et fit rapidement sa toilette :
Carmen ici... et Marcel !
Un flot de bonheur envahissait son cœur, à cette pensée, et ses mains tremblaient, devançant maladroitement ; il se trompait en passant ses vêtements.
— Tiens, instamment, fit le docteur, qui avait quitté la chambre et se tenait sur le seuil de la case, voilà vos amis qui viennent, capitaine.
Marcel était déjà dans les bras de

son père.
Et dans cette étreinte passionnée, Robert répondait par ses baisers aux baisers qu'il se sentait transmis par cet intermédiaire béni.
— Mon cher capitaine, dit M. de Saint-Hyriex s'avancant en tenant la main à l'officier, puisqu'il vous était impossible de venir nous voir à Cayenne, nous avons fait comme fit Mahomet, et nous sommes venus à la montagne.
Robert embrassait de nouveau son fils mais le regard qu'il adressait à Carmen témoignait de la part qu'on lui attribuait dans cette œuvre de charité et d'affection.
— J'avais d'abord besoin d'examiner tout particulièrement l'établissement pénitentiaire établi ici... Par le Comte il peut en effet, je crois, servir non seulement de point stratégique, placé sur la route directe entre l'intérieur de la Guyane et la mer, mais encore, si les conditions hygiéniques peuvent être changées... Nous causerons de cela, capitaine, et si vous le voulez bien, nous échangerons nos vues et nous nous aiderons mutuellement...
— Je suis tout à votre service, monsieur, répondit Robert, balbutiant presque, et comprenant à peine ce que lui disait le diplomate...
Elle n'avait pu encore parler, certainement pour se donner le temps et la force de dominer la tremblante de sa voix, de ranger les larmes qui se précipitent de ses yeux, de comprimer les battements de son cœur.

Elle lui avait tendu la main... Une main brûlante de fièvre, frémissante de tendresse, qu'il avait serrée avec une émotion telle qu'il s'en pâleur effrayante avait envahi son front.

Tout en causant, Robert faisait à ses hôtes les honneurs de son petit logement.

Il s'informa des dispositions prises pour assurer, sinon leur confort, au moins la possibilité de vivre, et il se mit à leur disposition, se chargeant de tous les détails de leur installation provisoire.

Carmen ne laissait échapper que quelques rares paroles, mais elle marchait à côté de son enfant, le serrant contre elle dans un continuel câlinement.

Son regard parcourait la misérable hutte dans laquelle vivait le jeune homme.

A travers les étroites fenêtres, elle examinait ces lieux désolés, cet horizon borné par une prison de forçats, ce coin de forêt exhaltant la fièvre, et elle pensait que c'était pour elle, pour vivre de sa vie, que ce brillant officier subissait cette atroce existence.

Et, pleins de reconnaissance et d'amour, ses yeux cherchaient ceux de Robert pour lui révéler ses pensées dans un regard.

Cependant un soldat, Vatel improvisé, préparait le déjeuner.

Le docteur y prit part avec les principaux officiers civils et militaires de Cateau.

Dès le lendemain, M. de St-Hyriex était au travail.

Robert avait aussi repris sa besogne de chaque jour.

Pendant de longues heures il restait plongé dans ses dessins et ses plans, ou couvrait d'énormes feuilles de papier de formules mathématiques.

Mais comme sa pensée vagabondait ! Carmen n'était plus l'être idéal perdu dans les brumes de l'oubli, l'absente vers laquelle s'envolait ses desirs.

Elle n'était plus comme à Cayenne, la mondaine vivant près de son mari, au milieu de la correction obligatoire des habitudes et des mœurs.

Dans ce pays vierge, elle et lui semblaient se retrouver seuls, débarrassés à jamais des lois et des préjugés du monde, et leurs bouches, avides de s'unir dans un baiser, avaient besoin de lutter pour se faire.

La nature féconde des tropiques les empressait tous les deux de flammes brûlantes.

Les senteurs acres des arbres séculaires abattus par la cognée des travailleurs, les parfums violents des fleurs sauvages, les émanations étouffées des feuillages touffus les jetèrent dans des troubles délirants...
Et, éperdus d'amour, ils s'évitaient l'un l'autre, souffrant de délicieuses et implacables tortures.

M. de Saint-Hyriex, tout à ses pensées ambitieuses, ne négociait rien pour le succès de sa mission.

Il quittait peu sa table de travail. Toutefois, il était heureux que sa femme trouvât quelque distraction. Il avait vu dans son désir de l'ad-

compagner à Cacao une preuve d'affection, et il souhaitait le sacrifice le moins dur possible.

Aussi insistait-il pour qu'elle partât avec les officiers de l'établissement et leurs femmes les quelques parties de chasse ou excursions de pêche sur le Comté, qui constituaient les distractions les plus appréciées de la petite colonie.

— Laissez-vous, pensait le diplomate, n'ait pas été d'une correction parfaite en Europe, mais en Guyane, à Cacao, il va sans dire que nul ne se fût avisé de trouver cette liberté d'allures singulière.

C'est pourquoi, de temps en temps Robert et Carmen se trouvaient seuls dans les grands bois, suivant à cheval les sentiers à peine frayés.

Alors, ils restaient longtemps silencieux... n'osant parler, les lèvres frémissantes.

Un jour, au milieu de l'immense et impénétrable forêt ; ils allaient au pas laissant un instant souffler leurs montures.

Elle tourna tout à coup la tête vers lui.

Robert !... fit-elle brusquement, tu m'aimes ?

— Oh ! oui, je t'aime !...
— Tu es heureux ?...
— Après de Marcel et de toi... ou bien heureux ?
— Répète-moi que tu m'aimes.
— Ils étaient pâles tous les deux... Robert balbutia :
— Je t'aime !